



HAL
open science

Notice du Horapollon, Hieroglyphica, Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana (Plut. 69, 27)

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Notice du Horapollon, Hieroglyphica, Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana (Plut. 69, 27). Charles Méla; Frédéric Möri. Alexandrie la divine, II, pp.1078, 2014. hal-01597535

HAL Id: hal-01597535

<https://hal.science/hal-01597535v1>

Submitted on 28 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

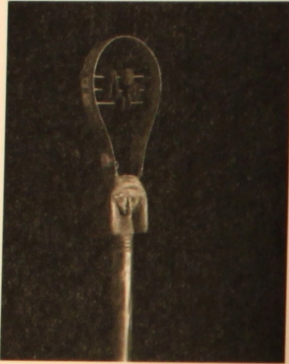
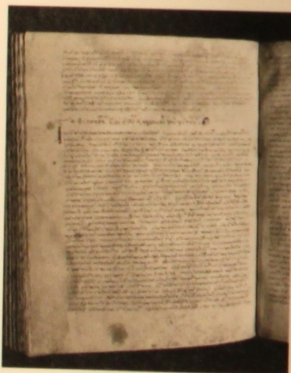


Fig. 108
Sistre, ou crécelle sacrée
Genève, Fondation Gandur pour
l'Art (ARCH-EG-399)
Provenance inconnue
Égypte, Troisième Période intermédiaire,
XXI^e-XXV^e dynasties
(vers 1000-650 av. J.-C.)
Argent
23,5 x 6,2 x 2,2 cm

Fig. 109
HORAPOLLON, *Hieroglyphica*
Florence, Biblioteca Medicea
Laurenziana (Plut. 69, 27)
Acheté à Andros (Grèce)
Copié à la fin du XIV^e siècle
Grec; écriture en minuscule
(trois mains)
Papier
27,1 x 21,3 cm; 75 feuillets
Copistes inconnus



Les anciens Égyptiens recouraient à deux types de sistres. Le premier (*sekbem*) est appelé «sistre-naos» en raison de sa forme. Le second type de sistre (*sechechet*), représenté ici, est une variété dotée d'un arceau avec des tigelles, laquelle est le plus souvent associée à la déesse Hathor, dont la tête figure en relief au sommet du manche.

Les sistres hathoriques étaient utilisés au cours d'invocations visant à éloigner le mal, à protéger les femmes enceintes et leur fœtus, à préserver les nouveau-nés du mauvais sort, à assurer la fécondité dans le sens le plus large du terme et à garantir une vie éternelle. Cette association du sistre avec Hathor est si forte qu'aux époques ptolémaïque et romaine, on parlait du temple d'Hathor à Dendara comme de la «Demeure du Sistre».

Le sistre de la Fondation Gandur consiste en un manche, dont le sommet a l'apparence d'une tête, celle de la déesse Hathor. La tête est coiffée d'une large perruque. Sa face idéalisée est en forme de cœur, avec un nez fin et une bouche délicate. Ses yeux en amande sont soulignés par des traits de fard et des sourcils incisés. Ses oreilles, vues de face, sont celles d'une vache, l'une de ses manifestations animales. Les côtés de la perruque sont chacun ornés d'un cobra, l'un portant la couronne rouge et l'autre la couronne blanche.

L'objet est remarquable, car les trois tigelles en métal, constituant le mécanisme sonore de l'instrument, et la plupart des lamelles rondes qui coulissent sur ces tigelles, sont encore en place et très bien conservées.

Dans le langage des anciens Égyptiens, le nom de ce sistre-*sechechet* était une onomatopée qui connotait le son produit par l'objet quand on l'agitait. Le sistre était l'un des principaux instruments de musique utilisés lors des rituels, et destinés à apaiser les divinités redoutables, assimilées aux diverses expressions de la Déesse lointaine revenant de Nubie. Tenu de la main droite, les sistres servaient aussi dans d'autres rituels associés à l'attente de la crue du Nil, et leur utilisation dans ce contexte renvoyait à Isis, considérée comme responsable de l'inondation. Le sistre était associé de si près à la culture égyptienne que durant la domination romaine, il devint un symbole universel de l'Égypte et de ses divinités. Considéré comme un instrument efféminé, on l'opposait à la trompette (*tuba*), un instrument de musique que des poètes tel Properce (Livre III, *Élégie* 11) utilisaient comme symbole du pouvoir impérial. Une inscription en démotique, conservée sur un ostracon – fragment de poterie utilisé comme tablette d'écriture –, restitué un hymne connu pour être accompagné du sistre. (On a suggéré que cet ostracon était en réalité tenu par la prêtresse ou le prêtre qui agitait le sistre, pour rappeler le rituel à observer.) ♦

Robert Steven Bianchi

108.

J.-L. Fournet, Notice d'Horapollon, *Hieroglyphica*, Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana (Plut. 69, 27), dans Ch. Méla et Fr. Möri (éd.), *Alexandrie la divine*, Genève 2014, II, p. 1078

Ce manuscrit, qui contient la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate (ff. 1r-67v), les *Hieroglyphica* d'Horapollon (ff. 68r-72r) et l'*Institution physique* de Proclus (ff. 72r-75r), est, avec le Monacensis gr. 419, le plus ancien témoin du traité d'Horapollon, composé au V^e s. ap. J.-C. et découvert en 1419 sur l'île d'Andros – la plus septentrionale des Cyclades –, par le Florentin Cristoforo de' Buondelmonti (vers 1386-1430). C'est ce qu'atteste la souscription qu'il apposa au f. 75r: *Ego Christophorus presbiter de Bondelmont de Florentia hunc emi librum apud Andron insulam maris Egei m-cccc-xviii mensis junij* («Moi le prêtre Cristoforo de' Buondelmonti, de Florence, j'ai acheté ce livre sur l'île d'Andros dans la mer Egée. MCCCCXVIII au mois de juin»). En l'envoyant avec d'autres manuscrits à Florence, Buondelmonti faisait ainsi connaître au monde occidental l'ouvrage, jusqu'ici inconnu, qu'Horapollon consacra aux hiéroglyphes.

Parvenu en Italie (vers 1422), le traité d'Horapollon suscita l'intérêt des humanistes, qui le firent recopier et l'utilisèrent. Ainsi François Philephe (1398-1481) s'en fit faire une copie, probablement lors de son séjour à Florence (1429-1434), ornée de son emblème (Plut. 81, 20); de même le cardinal Bessarion (1403-1472), qui légua la sienne, avec l'ensemble de sa bibliothèque, à la République de Venise (Marcianus gr. 391). Cyriaque d'Ancone (1381-1455), pionnier de l'archéologie moderne, réalisa même, avant son dernier voyage en Égypte (1436), un recueil d'extraits d'Horapollon traduits en latin.

Cela dit, l'impact d'Horapollon resta assez limité, ce qui est paradoxal étant donné l'intérêt qui ne cessa de se développer alors pour l'Égypte et son écriture. Il est significatif que les interprétations hiéroglyphiques du *Songe de Poliphile* de Francesco Colonna (1499) ne doivent rien directement à Horapollon et qu'elles s'imposèrent, même au-delà de l'édition *princeps* des *Hieroglyphica* en 1505 (Alde Manuce, Venise, 1449/1450-1515). La diffusion imprimée du texte et la somme que Pierio Valeriano (1477-1558) publie, en incorporant le matériel horapollinien, sous un titre identique – *Hieroglyphica*, Bâle 1556 – donneront néanmoins à ce traité une nouvelle vitalité qui marquera profondément les recherches des antiquaires en même temps que l'art et l'iconographie du XVI^e siècle.

Ce manuscrit porte le titre «Horus Apollon de Neilôos, *Hieroglyphica*» (*Horou Apollônou Neilôiou Hieroglyphica*). La forme du nom était une erreur pour le théophrase rare Horapollon – qui combine le nom d'Horus et de son équivalent grec. Quant à l'ethnique, on a cru qu'il se rapportait à une des Neiloupolis connues. Mais Horapollon étant originaire de Phainythis (nome Panopolite), il est préférable d'y voir un ethnique précieux signifiant «de la Vallée du Nil», soit «Égyptien». ♦

Jean-Luc Fournet